

Omer MARCHAL

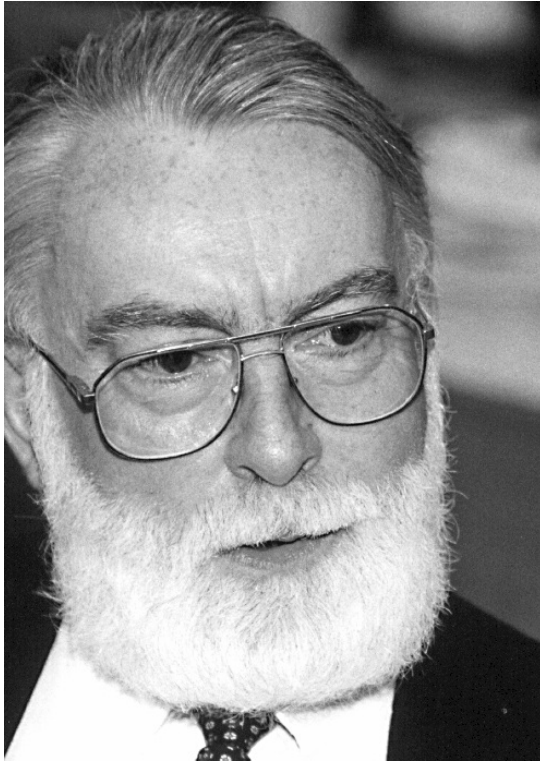


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Catherine DETHY

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

UN ÉCRIVAIN DE GRAND AIR

Il est d'Ardenne comme d'autres sont de Provence, de Bretagne, de Bourgogne, ou des Laurentides. Avec la conviction tranquille de ceux qui vivent les pieds plantés dans la seule terre qui leur aille au corps et au coeur. Epris sans réserve. Fidèles par pulsion spontanée. Inconditionnels parce que cela participe de leur ferveur, de leur mémoire et de la fierté qu'ils en ont.

Dire qu'Omer Marchal est ardennais relève d'ailleurs du pléonasma. Il l'est dans l'embrasement d'un regard qui n'y perd jamais une pointe de malice, dans une façon de s'habiller aux couleurs de la terre, dans une poignée de mains où passent la force et les certitudes de l'homme qu'il est.

Il a beau, par suite des hasards de la vie, être devenu éditeur à Bruxelles, il s'en est allé, à l'âge où l'on a déjà fait un bout de chemin, vivre à Villance. Là d'où il était venu. Et d'où est venu son père. Et le père de son père. Afin d'y ancrer – de sauver, dira-t-il comiquement dans une envolée passionnée – ses quatre enfants.

J'y ai ma maison principale. À Bruxelles, je n'ai qu'un pied-à-terre. Dès que je peux, je rentre chez moi.

Chez moi, c'est là-bas, dans cette Ardenne de Haute-Lesse, faite de hameaux, de vergers, de forêts et de rivières, où la vie d'autrefois, âpre mais bonne, laisse des traces indélébiles dans les souvenirs de ceux qui en ont.

Je ne voudrais pas que cela se perde dit Omer Marchal sur un sourire presque attendu. *Il se peut que j'embellisse mes souvenirs d'enfant. On les porte tous plus ou moins comme un soleil au fond de soi. Je souhaite porter un témoignage et j'espère que les gens qui, aujourd'hui, sont désorientés par la déshumanisation de la société, redécouvriront, à travers cette mémoire forgée à un terroir puissant, qu'il existait une civilisation rustique dont les valeurs sont porteuses de bonheur en dépit de la dureté de la vie qu'on y avait.*

Avant d'être éditeur, Omer Marchal est écrivain. Sa mémoire d'enfance et de terroir, c'est donc à travers ses livres qu'il la communique. Le dernier qu'il ait écrit, plein de savoureuse simplicité, *Au Pays de mon Père*, paru il y a un an chez Didier Hatier, évoque donc une Ardenne belle et sauvage, celle des années 1936 à 1945, que n'avaient pas encore mutilée les déchirures des autoroutes et les exigences du modernisme.

Maintenant, tout est balisé. On sait toujours où l'on va. Il n'y a plus cette sensation de liberté et d'infini que l'on avait autrefois. La vie est devenue plus facile. Elle n'est pas toujours plus belle. Quand je pense à mon père, mort à 80 ans sans jamais avoir eu de maison à lui, ayant élevé neuf enfants avec les tout petits moyens que procurait un travail rude, je ne parviens à évoquer que des images souriantes. Mon père, hors des deuils et des grands drames de la vie, n'était jamais triste.

Pour Omer Marchal, cette joie malgré les duretés du quotidien était celle d'un homme en accord avec lui-même. Et cette vérité-là, il veut la donner à entendre avec le reste.

C'était celle d'un honnête homme qui faisait bien ce qu'il avait à faire. On ne parle plus guère aujourd'hui du devoir accompli. On oublie que le bonheur peut être aussi simple que cela et ne s'arrache pas toujours à coups d'argent. Le bonheur de mon père était réel parce qu'il était intérieur. Ce n'était pas un homme très instruit. Mais il avait des idées personnelles où le bon sens et la droiture tenaient une large place. Il n'aimait d'ailleurs pas qu'on les lui change. On pouvait penser ce qu'on voulait à côté de lui. Mieux valait tout de même ne pas lui en faire part.

C'est que cela aussi faisait partie de cette vie paysanne d'hier, réglée par les grands événements que sont les naissances, les mariages, la guerre, la religion et la mort. Dans les villages d'Ardenne d'autrefois – en réalité, cela n'a pas tout à fait disparu – il valait mieux être et faire comme tout le monde. Il ne fallait pas trop détonner.

C'était une sorte de principe d'éducation poursuivi par Omer Marchal. La nouveauté fait peur. On redoute qu'elle ne mette en péril les valeurs sûres auxquelles on croit. Mon grand-père avait peur de l'argent. Il craignait que celui-ci n'entraîne à des aventures et des déviations qui risquaient de distraire des choses essentielles : vivre, travailler, être droit, être bon chrétien, essentielles, mettre des enfants au monde qui perpétuent à leur tour cette façon d'être. Le progrès et la machine étaient perçus comme des menaces à tout cela.

Tout cela – ces paysages de la nature que l'on peut voir et aussi plus secrets, qui appartiennent à la conscience des êtres – c'est ce que nous donne à regarder Omer Marchal dans son très attachant livre-portrait d'une époque, d'une terre et de ceux qui en sont faits. Comme pour mieux nous les donner à voir, il vient d'éditer dans la foulée un album des oeuvres de son ami Lucien Maringer qui a peint les gens d'Ardenne avec énormément de couleurs et de fraîcheur.

Mais comment, lorsqu'on a connu cette vie saine et généreuse de grand air de campagne, se retrouve-t-on à Bruxelles, cette grande ville?

Après avoir fait l'école coloniale, je me suis retrouvé adIninistrateur colonial au Rwanda. La vie y ressemblait, par beaucoup d'aspects, à celle de mon Ardenne. À l'Indépendance, je suis rentré en Europe et me suis lancé dans le journalisme. Ayant ainsi un métier qui disparaissait pour des raisons extérieures à moi, il a fallu que je me débrouille. Je suis reparti en Afrique pour diriger le groupe de presse que Pierre Davister avait fondé autour de Spécial. En 1983, j'ai publié ce que je considère comme mon meilleur roman, Afrique, Afrique...

Lorsque, plus tard, il réalisera trois monographies régionales à la demande de Didier Hatier, on y trouvera qu'il a les qualités... d'un éditeur. Depuis lors, Didier Hatier Bruxelles, c'est lui. Auteur-Éditeur. Et Ardennais. Un fameux tiercé. Omer Marchal ne s'en drape pas, pour autant, de grands airs pleins de vanité. Le seul grand air auquel il s'abandonne volontiers est celui de son Ardenne de toujours. Là où il nous invite à le rejoindre.

(Catherine DETHY, Compte-rendu d'une rencontre avec Omer Marchal, paru dans l'hebdomadaire Vlan, Bruxelles, février 1991)

Biographie

Natif du signe du Taureau, fils de laboureur, petit-fils de sabotier, au 22 avril 1936, à Ochamps, aux sources de la Lesse dans le bassin mosan, en Ardenne belge, Léopold Omer Marchal était le cadet d'une famille de 9 enfants. Sa qualité de septième fils lui valut ce prénom de Léopold, le roi des belges Léopold III, qui régnait alors, ayant accepté d'être son parrain selon la coutume du Royaume de Belgique privilégiant les fils de ce rang. Après des études à l'école du village puis chez les frères des écoles chrétiennes à Namur, puis à l'école normale de Liège, il obtint en 1957 à l'école coloniale de Bruxelles le brevet d'agent territorial qui lui permettrait de servir dans les territoires de la Belgique d'outre-mer. Comme tel il arriva au Ruanda-Urundi que ce pays administrait sous la tutelle de l'organisation des Nations unies. De 1958 à 1962 il apprit au contact des Batutsi de l'actuel Rwanda son métier d'homme. L'indépendance des colonies mit fin à cette ébauche de carrière, à la suite de quoi Omer Marchal devint journaliste, s'adonnant longtemps au reportage international, «*de l'Afrique noire à la Chine rouge*», selon l'expression du critique du Luxemburger Wort Julien Bestgen, un des meilleurs commentateurs de son oeuvre.

Sans abandonner complètement le journalisme, qu'il ne pratique plus qu'en auteur de livres, Omer Marchal, passé en 1985 avec armes et bagages à l'édition et à l'écriture, a dirigé à Bruxelles la maison belge des Éditions Hatier. Il a construit sa maison, en bois, à Villance, le village de sa famille paternelle depuis 500 ans, au bord de la forêt ardennaise.

À la fin de 1992, Omer Marchal a mis fin à sa tâche d'éditeur à Bruxelles. IL est retourné vivre dans le village ancestral de la Haute-Lesse, et y partage son temps entre écriture et édition. En 1994, il a en effet lancé sa propre maison indépendante, *Omer Marchal Éditeur*. Sa production est toute vouée à l'Ardenne.

Bibliographie

- *La mort des autres*, nouvelles, Pierre de Méyère, 1966.
- *Lesse, le village qui ne voulait pas mourir*, portrait, Pierre de Méyère, 1967.
- *Safari au Congo*, document, avec Janine Lambotte, Lucien De Meyer, trad. en allemand, anglais, néerlandais, 1970.
- *Baptiste et le sanglier*, roman, Fayard, 1978.
- *Afrique, afrique*, roman, Fayard, 1983.
- *Bastogne, mon beau pays*, portrait, Didier Hatier, 1984.
- *Habay, mon beau pays*, portrait, Didier Hatier, 1984.
- *Namur, mon beau pays*, portrait, Didier Hatier, 1985 .
- *Mgr Massaux, Pour l'université catholique de Louvain*, conversations, Didier Hatier, 1987.
- *Au Rwanda, la vie quotidienne au pays du Nil Rouge*, portrait-album, photos de Romain Bartsoen, Didier Hatier, 1987.
- *Où allez-vous, Docteur Wynen?*, conversations, Didier Hatier, 1989.
- *Au Pays de mon Père*, souvenirs, Didier Hatier, 1990
- *Un Jésuite dans la Résistance, le Père Joset*, portrait biographique, Didier Hatier, 1990.
- *L'Ardenne de Maringer*, présentation de l'oeuvre du peintre Lucien Maringer, Didier Hatier, 1990.
- *En Luxembourg, vivre en Ardenne, en Famenne, en Gaume et au Pays d'Arlon*, Éd. Futur, 1991.
- *Arduine*, roman, l'Âge d'homme, Paris-Lausanne, 1992.
- *Mgr Léonard, un évêque de plein air*, biographie, Omer Marchal Éditeur, 1994.
- *Pleure ô Rwanda bien-aimé*, pamphlet, Omer Marchal Éditeur, 1994.

Choix de textes

Au Pays de mon Père.

À Ochamps, nous a vions un petit cimetière militaire aussi.

C'était un tout petit cimetière avec tout au plus une centaine de tombes. On s'y arrêtait à la procession de la Fête-Dieu et aux Rogations et on sentait là une telle qualité de silence, une telle proximité de la vérité de Dieu, que nos âmes d'enfants s'en trouvaient toutes retournées.

Et puis il y avait le grand cimetière au coeur du Boisdu-Différend, à gauche de la Route-de-Bertrix. C'était là aussi un endroit d'une fervente tranquillité. La brise qui agitait paisiblement la ramure, en été, en tirait une musique d'une grande douceur. Et même les grands hauts vents d'hiver qui s'acharnaient sur les houppiers du plateau ne parvenaient pas à en fracasser la paix. Les gens d'Ochamps s'arrêtaient souvent pour y méditer, s'y recueillir et prier. À eux, comme plus tard à moi quand j'eus grandi, il devait sembler que pour nous Ardennais, Gaulois, hommes de marches entre la tinité et germanité, se trouvaient réunies en synthèse dans ces silences et dans ces espaces domestiqués de la forêt primitive les matières magiques qui nous avaient fait ce que nous étions : à mi-distance d'une certaine barbarie et d'une certaine culture, de la violence et de la douceur, du primitif et du civilisé, de la bête humaine et du mystique, du sauvage et du contemplatif; des créatures inachevées, en somme, que Dieu avait laissées comme à l'état brut, mais sur lesquelles le diable, le bon dieu, et la vie, étaient également à l'oeuvre.

En vérité, il m'a toujours paru que tels nous étions, nous les Ardennais bien nés de la Haute-Lesse. Paillards et délicats. Brutaux et pacifiques. Hommes des cavernes et les cathédrales tout à la fois.

(Au Pays de mon Père)

À mi-descente, il y avait l'Arbre. L'Arbre. Un frêne, unique, solitaire, planté par les siècles au coeur de la haie de charme. L'ARBRE. Un demi-siècle plus tard aucun des enfants du Georges et de la Titine de Maubeuge ne l'appellerait encore autrement. Quand l'un de nous dirait à un autre : « l'arbre », l'autre n'aurait pas besoin de paraphrase. L'arbre demeurerait planté à jamais, souverain, altier dans nos consciences et un jour où le printemps hésitait, à cinquante ans, je me préparerais à prendre le deuil : je croirais l'Arbre mort. Heureusement le printemps avait tardé et il poussa à nouveau ses feuilles, et l'étranger qui m'aurait vu aux jours d'alors descende de voiture et me presser contre lui en lui murmurant des mots d'amour aurait sans doute ri de moi. Comment aurait-il su, l'homme d'ailleurs, que j'embrassais en notre gros frêne fraternel ce que Dieu et mes père et mère avaient mis de meilleur en moi, tout l'amour de l'humble monde qui nous engende.

(Ibidem)

Et lorsque, neuf ou dix ans plus tard, notre mère s'en alla à son tour, au tout petit matin d'un jour de juillet où nous étions les derniers restés à la veiller et à l'assister, mon pauvre frère Léon, ma soeur Marie-Louise, ma charitable et vaillante cousine Berthe et moi, quand il fut quasi quatre jours et quatre nuits qu'elle agonisait, ayant toujours été et jusqu'à ses quatre-vingt-six ans une force de la nature que la vie ne parvenait pas à quitter, alors, à cette heure matinale où le ciel, la terre, les airs et les arbres se tordent sur eux-mêmes, aux heures d'avant le crépuscule estival des matins d'Ardenne, où les ténèbres et le jour la lumière et la nuit, la vie et le trépas s'affrontent en un dantesque combat à la vie à la mort, alors nous avons demandé à tous les saints de notre calendrier villageois – non seulement Jésus, Marie et les saints, mais nos grands-mères, nos grands-pères, les leurs, leurs enfants morts et les nôtres, et à mon père, d'accorder à cette chère vieille maman la grâce du dernier soupir. N'avait-elle donc pas assez satisfait, pour son bonheur terrestre et les nôtres, qu'il fallût encore que Dieu, ou le Diable, la tourmentât ?

L'une dit : «Elle ne passera pas encore cette nuit». Ma cousine et ma sœur nous dirent à mon frère et à moi : «Allez vous reposer un peu les hommes, si elle a encore besoin de vous demain et après, nous devons avoir encore des forces pour elle». (Disaient-elles le vrai, les chères femmes, ou s'il leur fallait dans leur connaissance de femmes seulement éloigner les fils de la prochaine morte et se réserver d'être là, femmes, à son chevet de femme et à son ensevelissement?)

Nous quittâmes la maman sur un dernier baiser au front chaud et suant. Je remontai vers mes bois où s'éveillaient les oiseaux. Dix minutes après, rappelé par notre soeur, je redescendis au village où tout Villance dormait. La maman aussi. Enfin.

Nous allâmes, mon frère et moi, acheter ce qu'il fallait pour la mettre bien en terre. Et deux ou trois jours après, ou plus tard, comme je disais à un camarade de notre petite enfance à l'école communale d'Ochamps, le Michel Horman, qui avait toujours eu des idées justes et des avis tranchés sur tout : «Elle avait un masque si douloureux, elle souffrait tant, elle était si vieille, et puis elle est morte, on l'a revue, elle souriait, elle était jeune, elle était belle, elle avait vingt ans», il m'a répondu étonné : «Tu me dis ça ? Et tu ne sais pas qui était là pour l'accueillir non plus».

(Ibidem)

Lesse, le village qui ne voulait pas mourir

Il y avait eu de grands combats dans la région à l'autre guerre, notamment à Maissin et à Anloy. Des combats entre Français et Allemands prolongeant la terrible et célèbre bataille de la forêt de Luchy. À Anloy, Léon Magnan avait été collé au mur pour être fusillé bien qu'il n'eût que quatorze ans. Les Allemands avaient fusillé à l'époque de nombreux civils à Anloy et à Ochamps notamment. Léon Magnan avait vu un père de famille réfugié dans une cave avec ses deux jumeaux qui n'avaient que trois jours. La mère était ailleurs, les nouveau-nés pleuraient. Pour les sauver, le père leur a va i t donné à boire sa propre urine. Après, Léon Magnan avait dû, sur ordre de l'occupant, enterrer des

soldats français. On les amenait dans des tombereaux, on les enterrait par trois douzaines à la fois, tête-bêche, dans les fosses communes.

(Lesse, le Village qui ne voulait pas mourir)

Il y a, dans le regard des vieux qui ont fait leur vie ensemble, quelque chose d'indiciblement doux.

Il gelait, ce dimanche après-midi où je suis monté vers la maison de Joseph-Camille Willème et d'Irma Philippe. Lui avait 83 ans et elle 82. L'après-midi s'avavançait, Irma Philippe était assise le dos tourné au jour qui baissait. Je ne voyais pas bien son visage, mais ses cheveux blancs brillaient comme des cheveux d'ange dans la lumière déclinante. Le feu de bois gémissait doucement dans le poêle crapaud. Une douce chaleur habitait cette cuisine et rejetait, vers les coins, les paquets d'ombre qui montaient à l'assaut de la fenêtre. L'aïeule souriait, résignée, tandis que son homme nous désignait les chaises.

Camille Willème était le patriarche du village et sa femme était la plus âgée des femmes de Lesse. Ni l'un ni l'autre n'y étaient nés. Lui était venu de Maissin, et elle de Chanly.

Leur maison avait été construite par un menuisier, Thélesphore Jacquemain, qui était mort sans pouvoir l'achever laissant seule sa femme avec leurs trois enfants. Camille Willème avait achevé la maison. C'était un homme adroit de ses mains. Il pouvait faire n'importe quel métier. Il avait fréquenté l'école de Redu jusqu'à l'âge d'onze ans. Il y a septante-cinq ans, c'était un authentique privilège.

Camille Willème combattait dans l'Entre-Sambre-et-Meuse lorsque les Allemands le firent prisonnier. Il avait été mobilisé, aux premiers bruits de la guerre de quatorze, sans avoir eu le temps d'aller embrasser sa femme, À 53 ans de distance, c'est cela qui lui pèse le plus, dans toute cette affaire, de n'avoir pas pu embrasser sa femme avant de partir au front. Sa femme était à la maternité de l'hôpital de Bavière à Liège. Le drame de Camille et Irma Willème, c'était de n'avoir pas eu d'enfants. À cause de cela, depuis les premières rumeurs relatives à l'engloutissement du village de Lesse sous les cent millions de mètres cubes d'eau du

barrage, ces deux vieux ne savaient pas à quelles mains ils seraient confiés si ce malheur arrivait.

Camille Willème contemple sa femme. Une onde de tendresse se coule entre eux. L'aïeule est un peu sourde. Elle n'entend presque plus rien de ce que dit son mari. Mais elle acquiesce de la tête : tout ce qu'il dit, il le dit bien, toujours. Lorsqu'il était conseiller communal, il parlait bien aussi, et comme il avait voyagé, on l'écoutait.

«Nous avons eu neuf enfants et nous n'en avons pas, dit l'aïeule.

— Nous en a vons gardé un cinq jours, dit le vieil homme. Cinq jours...»

(Ibidem)

Baptiste et le sanglier

Ils allèrent donc derrière la charrette, en récitant tout haut le chapelet. Le Camille Boulard, qui était plus souvent à la tenderie qu'à la messe sur le coup de dix heures, s'était découvert aussi. Impressionné, il conduisait son hongre lentement, le guidant seulement au cordeau, en lui épargnant les habituels jurons des charretiers. Il n'en avait plus besoin. Il allait de son pas, sentant la mort derrière lui, et pressé d'arriver pour en être quitte. Ils furent au village des Boulard au moment de la sortie du salut. Le cahot de la gerbière par les chemins profonds attirait du monde.

On n'attelait jamais le dimanche, sauf au matin et jusqu'à midi, aux temps de fauchaison ou de moisson, quand le temps menaçait et que le curé avait accordé une dispense saisonnière, non sans astreindre les paysans à l'assistance à la messe basse. Des jeunes filles, des femmes, des enfants, des jeunes gens, des hommes grossissaient le cortège. Des dahlias, des roses, des bouquets de chèvrefeuille, des branches de sapin, des fougères, des genêts, des reines-des-prés quittaient les jardins et les champs et venaient fleurir le mort.

Quand la procession fut au milieu du village, la carriole des Boulard ressemblait à un char de Fête-Dieu. La moitié du village marchait derrière le malheureux Tchiqulin, et priait.

Le curé regagnait le presbytère après le salut au très-saint sacrement. Il prit la tête de la procession, entourna l'antienne des fidèles trépassés.

Deux heures plus tôt, on aurait pu voir le père de l'infortuné Tchiqulin descendre tout le village d'un pas d'automate, pâle comme un mort.

Les deux premiers coups de feu que Georges Chauvaux avait entendus, c'était lui qui les avait tirés. Ils étaient destinés à avertir son fils d'un danger.

Malheureusement, le Tchiqulin, sans être sourd, était un peu dur d'oreille. Et son père, en voulant le prévenir, amena sur lui Karl, le garde allemand que tout le monde craignait. Et l'Allemand tua l'Ardennais. La première balle de son fusil de guerre frappa un sapin à une hauteur d'un mètre cinquante. La seconde, tirée avec une rare précision, car il n'y avait pas dix centimètres de dégagés, en ligne droite, entre le garde et le braconnier, frappa celui-ci sous l'épaule gauche et ressortit devant après avoir traversé le coeur. Elle se ficha dans un sapin et Karl la recueillit. Dessous l'impact, il y avait une saignée de résine. Et dessous le Tchiqulin, il y avait tout son sang.

(Baptiste et le Sanglier)

Alors, les neiges venues, voici que les passe-montagne, les cache-nez, les cannes à clou, les bottes ferrées, les culottes de cavalier, et naturellement les luges et les traîneaux quittaient les réduits et les abris où les avait rangés le dernier printemps.

Les habitants des écarts se faisaient la visite. Les villageois descendaient voir les cousins des hameaux. Et ceux-ci montaient au village, tout fiers d'être de ceux qui marchent par tous les temps.

Pendant des jours et des semaines, on circulait entre soi. On redécouvrait le vieux compagnonnage avec la traditionnelle autarcie. On jouait aux cartes. On évoquait la figure des anciens disparus et grâce à cela, ils demeuraient dans les mémoires. Ils ne risquaient pas de se réduire à de simples noms sur les tombes du cimetière.

Et quand le feu chantait au vent sous la plate buse du poêle, on sentait parfois la présence d'un ancêtre revenu en esprit s'aposter sur la

cheminée pour savourer avec ses descendants les calmes bonheurs des maisons d'Ardenne. Il se posait familièrement sur l'épaule d'un joueur de cartes, Et comme les âmes sont de purs esprits, l'ancêtre voyait tous les jeux à la fois, et celui qu'il avait choisi comme perchoir avait la main heureuse.

(Ibidem)

Il en avait humé l'haleine tiède, pourtant, du sacré vieux Printemps, tiède et un peu indiscreète comme celle d'une huître, ou d'un bébé qui a tété ses premiers laits, et c'était encore là tandis qu'il marchait dans le sillon derrière les bêtes pour revenir dîner au griffon de la source.

Maintenant, ça revenait. Les chevaux le sentirent au même moment que lui. La jument s'arrêta et pissa mollement, sans conviction; elle n'avait guère envie, seulement d'une petite pause pour s'assurer qu'il était bien là, le père Printemps; et comme le laboureur percevait en ses reins, du côté de ses lombes, et sur ses oreilles, la rumeur du sang nouveau, le hongre hennit.

Chauvaux lui répondit par une apostrophe gaillarde et bienveillante. «Hoo!» Il se porta à la tête de son attelage, un moment attendu, et donna sur le chanfrein du cheval de main une tape solide et amicale à laquelle l'autre réagit en encensant et en troussant ses naseaux sur ses dents jaunies de vieux fumeur de tabac, de l'air rigolard d'un grand gamin tout content de quitter l'école à la veille des aoûtages. Un grand vieux corbeau croisait lourdement à petite altitude, Il choisit aussi cette minute pour lancer un grand krooâk-krooâk qui était comme un adieu sans regret à l'hiver, Ca n'avait rien de commun avec les nostalgiques croisements d'octobre quand au soir les petits corbeaux freux s'abattaient en noires volées sur les éteules déchaumées et fri leuses, qui faisaient dire aux hommes des campagnes :

«Cette fois, l'été est bien fini».

Aujourd'hui, c'était l'hiver qui abandonnait le terrain aux fièvres

jeunes. Le corbeau plana en demi-piqué jusqu'au buisson où murmurait la source et s'installa sur les plus hautes branches, offrant sa tête préhistorique à la caresse du jeune soleil qui faisait lever du plateau de tièdes effluves de vapeurs et d'odeurs. Il tressaillit et battit des ailes deux fois, comme si la sève qui gonflait les bourgeons à les faire éclater comme un jeune sein sous un corsage laineux avait brûlé ses vieilles pattes d'oiseau en voie de disparition. C'était un vrai grand corbeau, très noir et un peu bleu, au bec sémité et vénérable, à la queue franche et forte comme un coin bien trempé, un ancien, un ancêtre, sûr de lui, solitaire, grave, un patron, Il regardait calmement l'attelage qui revenait vers le buisson où l'homme avait couché son gros paletot de velours passé dans la courrie de sa vieille gibecière de cuir noir. Les chevaux dégageaient une forte odeur qui émouvait l'odorat spécialisé du vieux fouineur de crottin et l'emplissait d'aise. Il esquissa un kroo-kroo, l'homme leva les yeux, le vit et lui lança en patois :

«Ah ! ça m'aurait semblé dôle que tu ne sois pas là aussi, toi, grand corbeau!»

Et l'oiseau répondit : «krouâc» et battit le buisson de ses grandes ailes, qui faisaient facilement un mètre vingt-cinq d'envergure, comme pour dire qu'il était content.

Georges Chauvaux tourna son attelage et cria ho! après quatre ou cinq mètres. L'alezan s'arrêta net, et l'on perçut dans le sillon le bruit du floconnement de l'abondant crottin qui s'y abattait. L'homme regarda le corvidé.

«Ainsi tu seras content, grand corbeau!»

Le passereau se leva paresseusement. Il alla percher à trente pas sur un haut sapin noir et vert en attendant, pour revenir que l'équipage reparte. L'oiseau vit l'homme ôter sa camisole de toile grise, descendre ses bretelles, mais ce n'était pas pour baisser culotte. Il l'ôta, apparut en long caleçon bis, qu'il enleva sans s'être déchaussé au préalable, malgré la terre humide présente sur ses souliers.

Il remit sa culotte, remit le caleçon, la fourra à côté du bidon dans son carnier, sortit le bidon, fit sauter le bouchon de porcelaine blanche

prisonnier de sa couronne de caoutchouc et de son ressort de zinc, but un petit coup, essuya du revers de la manche le café qui jaunissait son menton, le replaça et referma la gibecière, se releva, alla vers les chevaux, lança joyeusement :

«Allez, Bijou, on va encore faire deux tours et puis il sera temps de rentrer voir si les femmes ont fait à souper.»

(Ibidem)

Or le sanglier fut là, C'était lui, à n'en point douter qui venait de débucher de la sapinière où ils avaient ensemble suivi à la trace tant de lapereaux, près d'où il avait vu le renard avec Adolphe Henrard.

Le sanglier revenait. Le sanglier était de retour. Solitaire précoce, il n'avait pas pu supporter de se coucher en rond, au soir avec les autres pour avoir plus chaud, formant avec eux un vivant tapis de soies, épais et circulaire.

Baptiste se leva, pour que l'animal le vît, il l'appela joyeusement. Toute peine était sortie de lui.

Oh! c'était lui! Nul autre ne pouvait bouler avec une telle puissance, à pareille vitesse, avec cette manière libre de jeter les pattes de devant par-dessus ses oreilles, qui avait tant ému et égayé l'enfant depuis les premières courses du marcassin devenu cette sensationnelle bête qui fonçait en sa direction.

Comme d'habitude, il ne s'arrêtera qu'à ses pieds. Il se plantera devant lui, tout à la fois lige et défiant comme un chien fol qui veut jouer, Baptiste lui sautera dessus et le lutinera, l'animal malgré sa grande force se laissera faire en souvenir de l'enfant qui le protégea quand il était un pauvre petit abandonné et vulnérable. Ils rouleront ensemble dans l'herbe jaunissante, qui les égratignera un peu. C'était lui. Jamais Baptiste, ni même Henrard, ni même le grand Georges, n'avaient vu, au front d'un sanglier, partant de la limite supérieure du boutoir et s'étoilant en bas et en haut, vers les coins de la gueule et vers les yeux, cette tache de soies blanches qui le signait comme un sceau de Dieu.

Mais voi là qu'un aboiement, parti de la gauche, déchirait la paix retrouvée. C'était cette grand charogne de Fosta qui venait gâter leurs retrouvailles, «Fous le camp, sale pute!» cria Baptiste.

— Tire-toi, petit imbécile!» hurla le régisseur à l'affût.

Le géant fit feu.

Le sanglier roula sur le régisseur qui gardait épaulé son drilling mannlicher 12.9, 354. La balle était partie du simple canon rayé de 9, 354 logé sous le double canon non rayé de 12 mm.

Baptiste plongeait, ceintura les jambes du gros homme, lui planta la tête dans le bas-ventre. Le régisseur lâcha son fusil. Il s'ébroua pour le reprenne.

«Petit con, tu vois bien que cette bête est enragée».

Le sanglier fut sur lui. Sanglant. Noir. Gris. Rouge. Formidable. Baptiste était couché sur le fusil.

(Ibidem)

Afrique, afrique

Les vaches petites, brunes, rousses, noires tachetées de blanc, luisantes créatures des montagnes, marchaient suspendues à leurs cornes en demi-lunes. Certaines semblaient comme tirées par un nuage lent. Pis amaigris par la traite de la première heure, elles se déhanchaient indifférentes, au gré de leurs cornes branchées sur le ciel, dans un régulier mouvement de balancier. Les os tendaient la peau comme des piquets de tente. Elles étaient jolies, mais ce n'était pas les vaches royales des grands enclos.

«Voilà pourquoi je me sens bien dans ce pays, se dit-il. La vache fait ce qui lui plaît sur les chemins, Tout ce qu'ils lui demandent, comme nous autres Ardennais, c'est son lait, son veau, et devant leur porte, le tas de fumier et de bouse de l'honneur.»

Les chemins d'Ardenne étaient des rivières de bouse verte et, même en été, après des semaines de sécheresse, la bouse séchée embaumait jusqu'aux hauts confins de la forêt. Le fils de la vieille Ardenne aurait pu

y retourner de nuit, les yeux bandés, après cent ans d'absence. Il aurait senti le passage de la frontière du vieux pays rien qu'à l'odeur que composaient les effluves d'étable et d'écurie avec la fumée des feux de hêtre et la respiration des noirs sapins. Tant pis pour les étrangers que les troupeaux bloquaient sur les routes. S'ils s'énervaient, le vacher ou la vachère se sauvaient, comme le petit pâtre du Buganza en ce moment, que la vue du blanc effarouchait. L' impatient se heurtait alors au chien, le gros chien de vaches pataud et fidèle, comme on n'en voyait que chez eux. Les Chauvaux en avaient eu un bien avant sa naissance à lui, répondant au nom de Boule. Lui ne l'avait pas connu, mais il savait. À vingt ans, aveugle, il allait encore seul chercher les vaches, à la première heure, à l'abri des haies. Et le père Chauvaux, des années après, disait encore d'un homme : «Fidèle comme notre Boule!»

"Ici c'est comme chez moi, se dit-il. Un pays de collines. On peut toujours se fier aux collines. Elles coupent le jour. C'est la plaine qui écrase et qui ennuie, qui envoie ses gens envahir les autres.»

(Afrique, Afrique)

Des remugles de métairie émurent son nez de paysan comme il prenait le sentier qui jouait à cache-cache avec la route territoriale. À un mouvement que fit sur elle-même la brise des hauts monts, ce fut comme si toute l'Ardenne lui était redonnée dans un souffle ténu. Fumée des feux de bois, gésine du tapis forestier bouquet de bouse séchant à la face du chemin, sueurs aigres des bûcherons, généreuses des cultivateurs, glissements furtifs des braconniers et des renards, déboulés ahuris des sangliers...

Chaque matin, ces souvenirs lui apportaient un court instant de nostalgie qu'avivait encore la proximité des vacheries des Batutsi et des chèvreries des Bahutu où hommes et bêtes dormaient encore sous sa garde.

«Au fond, il n'y a pas un tel écart entre leur vie et la nôtre, se dit-il. Ma soeur aînée a l'âge de l'électricité au village, et elle a trente ans». Il y avait encore chez eux des collines sans eau courante ni électricité, où

les gens se levaient et se couchaient avec les poules, et dans leurs fermes l'étable ouvrait directement sur la cuisine, par trois marches et une porte. Les gens y profitaient de la chaleur des animaux, les animaux de la pacifiante proximité des gens.

Ces odeurs, à peu de choses près, auraient pu être les leurs. Et le ciel aussi, à l'heure où la nuit et le jour s'empoignent dans les spasmes de l'aube.

«Ce qui manque, c'est les vieilles pierres, le clocher qui sonne l'heure. Et la neige en hiver, On finira bien par arranger ça. Sauf la neige, bien entendu. Ils en ont d'éternelle, par là-haut, près des volcans, Elle a beau être inaccessible, de la savoir si proche, on peut rêver à l'hiver.»

(Ibidem)

Assis en tailleur sur son tapis, figé dans ses linges, le chef attendait dignement que les blancs en eussent fini. Il e s'étonna pas de la conclusion de son exposé, refusa poliment la traduction proposée et orna la feuille d'un paraphe solennel, au délié admirable, étalé sur la page blanche comme un chapelet de huttes à la couronne d'une colline.

— D'autres blancs que toi viennent-ils me poser des questions demain? s'enquit-il sans entrain.

— Possible, dit Chauvaux, Répète ce que tu m'as dit. N'ajoute rien, ne retranche rien. Si on te cherche misère, envoie-moi un coureur.
Urabyumvise?

— Ndarabyumvise. J'ai bien compris, Tu as travaillé, seigneur!

— Tu as travaillé toi aussi, Mutware.

Le géant s'inclina devant la femme du colon, et, sans un mot, se dirigea vers la terrasse. L'étiquette des collines voulait qu'il prît congé sans saluer, sauf à offenser : on ne quitte pas des gens de bien.

Chauvaux le suivit, laissant entre eux, qui étaient amis, les Colin et les Milard. En attendant leur sortie, il prit plaisir à prolonger avec le Mututsi le rite de l'au revoir. De toute manière, sa nuit était fichue.

— *Reste dans la paix d'Imana, seigneur, psalmodia le Mututsi.*

— *Et toi, va dans la paix d'Imana, Mutware!*

— *Eeeeeeh!*

Un chacal glapit.

— *Et pour la fille, Bwana, la fille que le léopard a emportée?*

— *Ejo, dit Chauvaux. Demain. Un accident suffit pour cette nuit. Je la chercherai au matin. N'entreprends rien; que nul n'entreprenne rien. Mais reste assis chez toi.*

— *Je ne quitterai pas, je t'attendai. Bonne nuit, seigneur.*

— *Bonne nuit, Mutware. Bonne nuit, chef. Tu as travaillé.*

— *Toi aussi tu as travaillé, Bwana!*

— *Nous avons travaillé, Mutware!*

— *Travaillé, travaillé. Bonne nuit, Bwana!*

— *Paix, Mutware. Amahoro!*

— *Aie la paix, toi aussi.*

— *Ayons-la ensemble, dit Chauvaux.*

Le chef Rukagirashyamba, «celui qui domine la Forêt» se plia pour entrer dans la petite voiture allemande. Dans le fond, derrière le siège du conducteur un Mututsi chenu veillait. Il vit Janine et Albert descendre les marches du perron et sourit : ils avaient gagné leur procès. Il sortit, prit la main de Chauvaux dans les siennes et lui souhaita une paix éternelle.

— *Tu as travaillé, Bwana! Ne lie pas et tu ne seras pas lié.*

Puis il remonta en voiture. L'administrateur rentra prendre congé des Milard. Il trouva le colon prêt à s'engager sur le sentier de la guerre, boîte à fusil en mains, sourire terrible au coin des lèvres.

— *Haut le pied! rugit Victorien Milard.*

— ***Was passiert, Herr Milard?** Que vous arrive-t-il?*

Le jeune homme était complètement dégrisé, à présent.

— *Nous allons reprendre la fille à ce sacré léopard, dit gaiement l'ingénieur. Je le connais, il me nargue depuis des années. On ne va pas laisser cette pucelle aux mains de ce nom de Dieu de tueur, Chauvaux.*

— *Pucelle, c'est vite dit! marmonna l'agent territorial. Si elle a tenu le coup jusqu'ici, elle tiendra encore bien quelques moments. Dans trois heures, il fera jour, je m'en vais dormir un peu.*

Le visage de Milard afficha la plus navrante déception.

Madame Milard, debout, se taisait. Elle connaissant bien son bonhomme. Chauvaux la salua et entraîna le colon au dehors, main sur l'épaule, avec respect et amitié.

— Écoute, Milard, lui dit-il dans cette langue des collines qui autorisait le tutoiement noble.

Un coq chanta vers Gihindamuyaga, la colline du vent aisé.

— Le deuxième chant, salua Chauvaux. Celui-là est à l'heure juste.

— Sûrement un coq blanc, dit tristement Milard, comme si ç'avait été sa nuit qui lui échappait.

— Un coq blanc comme toi et moi, Milard. Et la fille de ton ami toubib est une belle petite poulette.

— Ne va pas chanter sur son fumier! dit le colon, possessif. Elle a un coq.

— Sûrement un coq d'eau. On ne laisse pas une fille pareille toute seule dans un pays de fauves.

(Ibidem)}

Pour certains, le blanc venait trop tard. Frappés à mort par la lèpre, le pian tertiaire, l'éléphantiasis, ces guignards de l'histoire perdaient le nez et les doigts un à un, souriaient à travers leurs dents sans lèvres, voyaient leurs jambes se caoutchouter comme des troncs d'hévéa. Les phtisiques cracheraient les restes de leurs poumons dans la poussière de la prochaine saison sèche. Car la lune Gicurasi, celle qui désole la Terre, tuait ceux qu'alitent ses froids brouillards. Elle prélèverait, comme chaque année, ses dix mille morts de la méningite cérébro-spinale. Le fils favori du roi Musinga, maudit par les prêtres à barbe parce qu'il dansait sur le chapelet, n'y avait pas survécu. De mémoire d'homme, aucun de ceux que Gicurasi surprit au lit n'avait jamais vu les pluies du nouvel an d'octobre.

Mais lui, Chauvaux, était plein de vie. Il s'opposerait à la mort des collines. Puisqu'elles le disaient, puisqu'elles le voulaient, il serait leur père et leur mère.

Pour elles, il se sentait fort comme Dieu, au matin, lorsqu'en égalisant à la flamme les poils de son visage, il pouvait dire à son miroir, plan clair à la surface de la nuit finissante :

— Les tribus dorment, moi je veille.

«C'est là notre gloire, humble et méconnue, haïe des petits blancs d'ici et du monde entier. Je serais curieux de savoir combien nous sommes, de par l'Afrique des Noirs.»

Ils n'étaient pas trois mille, de Saint-Louis du Sénégal à Sainte-Marie de Madagascar. Mais à elle seule, cette poignée d'administrateurs de brousse gardait le sommeil des dix mille tribus. À chaque aube, ils recommençaient, silencieux, le plus formidable exploit de l'homme d'Europe au fil des siècles. Le plus secret. Le plus glorieux. Ignoré du grand nombre, maudit par le petit nombre de ceux qui savaient.

«Sans armes, sans indulgences plénières. Et toi, sorti tout doit de ton village, tu es de cette fraternité-là!...»

(Ibidem)

Il y avait un fort brouillard dans la montée vers la crête. L'automobile allait presque au pas d'homme et un tamanoir s'avavançait tranquillement, de la droite, pour traverser la route. Ira n'en avait jamais vu et il était si proche et si lent, il paraissait si myope, qu'elle voulut mettre pied à terre dans l'espoir de le toucher. La voiture s'immobilisa, moteur tournant, tous feux ouverts, et un vent froid souleva le brouillard et le chassa d'un seul coup, de sorte qu'ils étaient idéalement placés pour attirer le fourmilier. Chauvaux vit à quel point elle s'émerveillait de cette rencontre avec l'hirsute primitif et comment, sur fond de cette scène bien éclairée, la horde de paysans armés de serpes, de machettes, d'arcs, de lances, et visiblement ivres, les attendait derrière l'eucalyptus qui barrait la route, et comment le géant ceint du baudier de feuilles fraîches de bananiers bondissait, lance brandie, poussant l'Indori de guerre. Chauvaux admira le bond céleste du guerrier qui portait le tablier de fourrure de panthère des danseurs Intore, leur merveilleuse crinière de raphia, leurs grelots de fête en laiton, et il vit comment ses tétins bleus grainaient de bonheur le

torse brun clair et comment ses lèvres béaient de plaisir, sur les dents lascives, jusqu'au moment où le vieux calibre Douze, aboyant deux fois, cracha sur lui, presque à bout portant, les cinquante-six ballettes de chevrotine qu'il y avait mises dans l'espoir de rencontrer un léopard et d'en offrir la fourrure à l'Allemande, emportant la tête de Mututsi dans une gerbée rouge et noire.

(Ibidem)

Arduine

«Arduine, d'où te vient ce prénom?»

Elle mangeait ses pommes au lard en grignotant, Je voyais les petites dents nacrées entrer dans le pain d'épeautre comme des grains sur la paille de l'aire.

«Grand-père me l'a donné. C'était un poète.

— Il écrivait des poèmes?

— C'était un poète paysan, pas un qui écrit des vers, un vrai poète pour qui toute chose est belle.

— Pourquoi Arduine?

— Il aurait voulu trouver en un seul être toute la beauté, toute la sauvagerie, tout le poids, toute la richesse de notre vieille Ardenne.

— Arduenna, rêvai-je. L'antique déesse païenne, qui chevauche le sanglier.

— Cet être, à ses yeux, ça devait être moi.»

(**Arduine**)

L'Ardenne était entrée quinze jours plus tôt dans son quatrième hiver de guerre. Une nuit du samedi au dimanche, il s'était mis à neiger comme je regagnais la petite maison du garde en remontant de la ferme où j'avais tenu réunion avec les hommes des maquis anticommunistes. Je n'avais plus vu de neige depuis mon départ en Afrique en 1937. Je me mis

au lit le coeur content, espérant qu'elle tomberait toute la nuit. Au matin, j'ouvris les volets et je la vis, Je me douchai à l'eau très chaude, allai m'étendre tout fumant dans l'exquise blancheur. Jambes jointes, bras en croix, j'imprimai mon corps dedans. Je sentis la bise morde et me relevai sans prendre appui, comme l'exigeait le jeu du portrait-dans-la-neige de notre enfance. Je me réjouis de pouvoir faire cet exercice sans tricher à quarante-huit ans. Les anciens avaient bien raison de dire qu'il faut toujours mettre un tendon dans son lit si l'on veut rester jeune.

(Ibidem)

Nous nous saoulions avec des colons, une nuit, dans un bar d'Elisabethville, lorsqu'un éleveur de la frontière rhodésienne m'avait dit : «Si vous n'avez pas peur de quelques heures de tape-cul, rendez-vous demain matin à cinq heures dans le hall du Résidence Léopold II. Je vous ferai rencontrer quelqu'un qui vous montrera quelque chose». Cinq heures demain matin, c'était dans moins de trois heures, on avait beaucoup bu mais j'y serais.

*Nous roulâmes par la grosse chaleur dans l'infâme poussière de la province de l'or rouge, le pick-up Chevrolet mené ventre-à-terre par un Muluba-Katanga hilare aux dents limées. Au soir après la douche, devant le feu d'eucalyptus qui sentait bon à pleurer, un vieux blanc nous rejoignit. Ç'avait été un Russe d'importante famille. On mangea le poulet aux arachides, on but le vin portugais, ce nabao rouge en bouteilles de **Johnnie Walker** qui sortait du frigo à pétrole du ranch, puis du café pur arabica, puis du whisky, puis de la bière Simba en grandes bouteilles des brasseurs du Katanga. Tout à la fin, après avoir éprouvé mon savoir-boire, le Russe blanc alla chercher une bouteille de vodka dans son pick-up. «On va la vider à nous deux et demain vous viendrez pour le premier gong à la mine. Je vous donnerai le badge. Et vous mettrez ça.» Il me poussa sur les bras une sorte de grand manteau comme en portent les gens dans les laboratoires. «Bien entendu, vous ne parlez pas français, mais rien ne vous empêche de comprendre le kiswahili. Vous ne connaissez personne par ici? Quelqu'un vous connaît-il?» Je croyais bien que non.*

À six heures je me retrouvai, en blanc et avec le badge, dans le saint des saints. Quand un ingénieur demandait, en français : «Qui c'est çui-

là ?» mon Russe répondait : «Un Amerloque envoyé par le patron du programme». Et on parlait librement devant moi, notamment les capitans noirs, qui portaient sur l'Amerloque les regards moqueurs que j'ai toujours appréciés, moi qui depuis le premier jour en Afrique ai cherché à me regarder vivre avec ce regard-là, C'est ainsi que j'ai découvert la clause la plus secrète des accords de Londres. Elle vendait aux Américains, à l'insu du roi des Belges et en violation des accords avec la France du temps de Léopold II, les territoires du Congo belge. Or ici, à Shinkolobwé, à plus de mille milles de tout océan, les premiers germes de la bombe atomique étaient sous couche. Elle gagnerait la guerre si le stupide Himmler continuait d'empêcher les chercheurs allemands de chercher. Et qui plus est, cette guerre, nous les Européens, nous pouvions la gagner. Je fis serment de protéger le secret du prince russe. Il me donna l'adresse à Londres d'un autre Russe de son espèce qui me confirmerait tout ça. Celui-ci, dans un appartement du West End, trois mois plus tard, me démontra que cette bombe, il y avait mieux à faire que de la larguer romantiquement sur une quelconque capitale de l'Axe. «Avec cette bombe, vous gagnerez la guerre si vous ne la lancez pas», me dit ce Wladimir, prince de sang. «Et nous, nous revenons dans la Sainte Russie.»

(Ibidem)

La mort des autres

Tu pouvais à peine lire et écrire, méprisant ces artifices de ces grands fous de blancs qui, aux dires de vos femmes, sentent le cadavre. Les exploits des pères de ta race se sont passés d'écriture. Ils ont fleuri devant les feux, au soir, et vous le tenez du lait de vos mères.

Tu a vas un soir décidé que je mourrais.

Des chefs plus puissants n'a vaient jamais cessé de briguer la faveur de tes gens, mais en vain.

Et je n'étais pas le premier blanc qui vous eût été envoyé. Mais mes prédécesseurs s'étaient contentés de passer. Ils avaient lancé à l'assaut des crêtes des boisements de gréviléas. Ils avaient ordonné que les morts fussent enterrés dans des champs réservés, avec un petit rectangle de bois sur les tombes pour que l'on se souvînt de leurs noms. Comme si l'homme mort ne continuait pas de vivre, insaisissable esprit, sans ce grossier subterfuge qui humi lie sa mémoire. Moi, je m'étais établi chez vous à demeure. Je te gênais, Tu n'aimais pas ma manière d'aimer les hommes, car seule la haine engende la puissance. Avant de te rencontrer je connaissais ton existence. Tu étais partout, les visages qui se fermaient sur mon passage me l'avaient enseigné.

Ta hutte circulaire, sans porte, béait sur un tendre mamelon poussé au fond de la vallée fertile, et pour y atteindre on devait se mouiller les pieds au marais. Nulle habitation d'esclave ne se dessait alentour. Toute la colline t'appartenait, tu perpétuais une tradition. Les maisons des plus hautes collines dominaient la tienne, mais on eût juré qu'elles lui faisaient féal hommage.

Je n'ai vu qu'une fois ta femme, car elle ne quittait guère l'enclos. Elle t'avait donné onze enfants. Tu ne lui permettais rien d'autre, à part la bière du soir, et la longue pipe noire, cruelle comme barbe d'Arabe, qu'elle te servait le soir au pied de la haie d'euphorbe.

(La mort des autres, extrait de *Lettre à celui qui me haïssait*)

Permetts que j'évoque ce matin qui suivit ton départ. Quand j'enjambai le ruisseau dont la voix couvrait les derniers chants des rainettes, j'étais sûr que tu n'y serais plus. Tous les autres n'avaient pas quitté le gîte, mais toi, tu avais dû apprendre ma venue. Ta femme m'abandonna son regard de bête traquée. Tu ne l'auras pas rendue fort heureuse. Là n'était point, à tes yeux, la fin d'une femme. Je te concède qu'elle était devenue la parfaite obéissante qui craint ta présence quand tu es ailleurs. Tu ne diras jamais si elle te reçut avec joie dans sa couche. Tu n'as jamais caché, d'ailleurs, ton mépris pour l'homme blanc, qui se penche sur les lèvres de sa compagne à chaque départ, à chaque retour, et dévoile ainsi en se montrant, ce qui prélude à l'acte d'amour.

Mais ce mot d'amour te fait mal.

Ta femme ne me dit pas que tu étais parti, je ne le lui demandai pas, je le savais. Je me demande encore pourquoi ton absence me procura une manière de soulagement. J'avais marché longtemps sous les étoiles : ton repaire dormait à l'abri des routes. Mes soldats avaient tendu une vaste toile d'araignée dans le cirque qui couvrait ton domaine. Nous nous étions donné beaucoup de peine, qu'importe!

Je me laissai tomber sur une chaise basse qui te recevait lorsqu'au retour des longues courses dans la savane tu t'arrêtais enfin pour boire le lait caillé.

Les murs chaulés de ta demeure étaient quasi nus. Ne nous aimant pas, tu jugeais inutile ornement le portrait de notre roi que beaucoup vénéraient. Renégat, tu n'avais que faire en ces lieux de l'image naïve de la jeune fille de Nazareth. Ne tuant jamais de ta main, tu avais aussi renoncé à encombrer ta maison des traditionnelles panoplies.

Dans la cour de terre battue, un vacher lymphatique étiquait avec une passion absente le mufler d'une vache rouge, Je m'approchai de lui, le questionnai : il était muet. Mais ses yeux se réjouissaient que tu m'eusses échappé. Si je t'avais trouvé ce matin-là, j'aurais peut-être été amené à te tuer. Ta mort eût été pour toi une grande victoire, je l'ai compris plus tard.

(Ibidem)

Cette nuit-là donc, dans le Val d' Aisne, je grimpais durement, sur un repas de sanglier et de bourgogne, mets et breuvage recherchés par chez nous, car chacune des routes s'échappe de la placette aux tilleuls au prix d'un escarpement. La bruine tourna à la pluie. Mon chien girait dans la haute herbe mouillée. Les frondaisons lâchaient des gouttes rondes. Le clocher déposa dans la vallée les notes l'autre des douze coups de la mi-nuit l'une après l'autre, Et la pensée m'empoigna violemment de ceux etc. qui distinguèrent de par les siècles nos terres de bois, de rivières, de mystère et de légende. En de tels lieux, à pareille heure, ce n'est pas effort surhumain de se hisser. à la pointe des sens, à la faveur de la cote victorieuse, pour regarder d'un peu haut, en se ~ il faut, vivre et revenir les

retournant au moment ou quelques dizaines de générations d'humains qui nous avisent des confins de l'Histoire. que nous sommes. Oh! la rumeur de tous ces . elle , reclame fidélité ancetres, en de tels moments, Si , . ~ n a rien a faire avec la plainte des pauvres ames , inexaucees qui au jour des Morts , quemandent , . ~ oraison. . Non l c est une maniere de transport joyeux, confident, . intime. V ous marchez vers les , hauts bois porte par les ames d'argent, dans l' oratorio que composent l'eau du ciel, le vent, la terre, le feuillage et le souffle des esprits. Puis, ayant , gagne au contrehaut du petit pays dont les feux cillent de lumi. ~eres tout en bas, voilà que vous voyez se dégager à l'horizon indigo une bande de ciel clair. Elle dessine le noir cheveu du front forestier. Ce n' est d' ahord qu'un mince ourlet sulfureux, puis qui s'élargit, et l'on dirait d'un rideau qui se lève , ~ , , horizontalement sur un theatre ou un evenement serait attendu. C' est la lune en son croissant, faucille d'or, et la voilà qui descend en dansant pour se poser, . ~ telle une haute dame du bout des fesses, sur le siege tendu sous elle par les nobles bois féaux. PUIS SoUS une accélération brusque, les éléments de la terre et du ciel - qu'elle toise - s'assailent, s'empoignent (pour elle ?) et se confondent. La lune disparaît alors, comme file une image sur un , ecran qui s'emballe. Et , ~ vous vous retrouvez seul. La nuit frissonne laissez a ~ vos pieds gémit. Les ames des elle-meme. Le chien a , Vous sentez vous frôler ancetres se sont retirees. l' ombre du roi des aulnes enlevant l'enfant mort.

J'ai déjà dit que les rois batutsi n'avaient jamais vendu leurs sujets. Ce ne fut pas le cas de tout le monde en Afrique noire. Pour beaucoup de rois nègres, les nègres avaient été la matière première d'exportation, en attendant le cuivre, le cobalt, le pétrole. Pas pour les Batutsi. Le royaume précolonial, le comte von Götzen en a témoigné en 1896, avait pris la mesure exacte des possibilités de son économie et de sa démographie. Et, il faut le dire et y insister, parce que c'est vrai: le Rwanda ancien avait réussi ce que bien peu de tribus de l'Afrique centrale pré- stanleyenne n'avaient même pas essayé: l'unité de ses races. Le contraire a été souvent affirmé ces 35 dernières années. C'était là argument de proga-gande, prétexte au meurtre. Ils ne résistent pas à l'étude. Les généralisations de faits isolés, l'élévation en principe institutionnel de moeurs

insuffisamment observées ou mal interprétées et d'accidents de l'histoire ont produit une idéologie simpliste nuisible à l'entente entre les composantes ethniques et sociales du Rwanda.

Lorsqu'on cite les jeunes Batutsi du temps jadis se vantant comme d'une chose ordinaire d'avoir tiré un Muhutu à l'arc, sans doute extrapole-t-on l'un ou l'autre cas isolé, voire même une simple vantardise comme en profèrent tous les bellâtres de par le monde. Lorsque nous prenons au pied de la lettre les Bahutu disant des Batutsi: «Baratwishe kera» «Ils nous ont tués autrefois», sans doute cédon-nous au même superficiel. Cela dit, il faut se méfier des mots. Parfois, ils tuent. «La révolution», dit Hitler, «c'est un tout petit nombre de mots répétés par un très grand nombre de gens». L'Afrique des 35 dernière années, où nombre de pays se targuent d'avoir arraché l'indépendance à des puissances coloniales qui n'en étaient plus et bradaient les empires, s'est payée de mots. Les présidents issus de ces victoires imaginaires ont publié d'abondants recueils de discours. Sur le papier, ils ont posé et résolu tous les problèmes. Sur le terrain, ceux-ci s'aggravent tous les jours. Beaucoup de ces chefs, en Afrique noire, se sont appuyés sur des soldats de papier. Ceux-ci ne servaient qu'à massacrer les oppo- sants, réels ou inventés au fins de pérennité car le pouvoir, c'est d'y rester. Les armées étaient des milices privées au service de militaires se prenant pour de Gaulle pour avoir réussi un coup d'État à son exemple. Les équiper, les armer, produisent de plantureuses commissions prises sur le pain. Qu'une armée un peu organisée – comme celle du F.P.R. au Rwanda – les invite au combat, ces brandisseurs de Kalachnikov détalent. Ils vengent sur les civils, les enfants, les femmes, les prêtres, leur impuissance. Prennent-ils une ville ouverte par paras ou mercenaires étrangers, ils se croient Napoléon, et rédigent un code. Ces soldats de papier coûtent des milliards et des vies humaines par millions. Par eux, la dette du Tiers-Monde s'accu- mule sur des cadavres et des dépenses inutiles. Elle l'enfoncé un peu jour après jour. La coopération au développement, trop souvent fondée sur des fantasmes d'intellectuels s'exprimant en projets coûteux profitables aux financiers et à leurs hommes de paille, travaille à fonds gaspillés et perdus. On trouve de l'argent pour une route nouvelle, jamais pour ses nids de poule. Les travaux sans objet, ruineux en

Occident, sont ici calamiteux. Là, ils mangent les excédents de fortune. Ici, ils hypothèquent les récoltes sur pied. Maintenu au pouvoir deux ans et demi de trop par la Légion et les paras français, Habyarimana avait promis de payer la dernière livraison d'armes de France par la prochaine récolte de thé.

(Pleure, ô Rwanda bien-aimé, p. 70-71)